



LA VIE AVEC MARIANNE

● XAVER BAYER

Préface et traduction par **Éric Faye**

ÉDITIONS DU **faubourg**

LITTÉRATURE

•
Direction d'ouvrage : Emmanuelle Heidsieck



Ce livre a obtenu une aide à la traduction du CNL
et le soutien du ministère des Arts et de la Culture autrichien.

Texte intégral

Titre original
Geschichten mit Marianne

Éditeur original
© Jung und Jung, 2020

© Éditions du Faubourg, 2022 pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite.

•

LA VIE AVEC MARIANNE

XAVER BAYER

Traduit de l'allemand (Autriche) par Éric Faye
avec la collaboration de Christina Faye

ÉDITIONS DU **faubourg**

COLLECTION LITTÉRATURE

PRÉFACE



Le livre que l'on va lire ici ne ressemble à rien de connu. Il faut dire que son auteur, né à Vienne en 1977, n'a pas lésiné sur les moyens, comme pour démontrer toute la liberté de création dont peut jouir un véritable écrivain – de par son imaginaire, de par la construction du texte et la diversité des tons qui traversent ces pages. Et à le découvrir, on se dit effectivement que l'écrivain peut être, s'il le choisit, l'homme le plus libre au monde. Certains ne s'y sont pas trompés dans son pays, puisque *La Vie avec Marianne* a obtenu en 2020, année de sa parution, une récompense prestigieuse, le Prix du livre autrichien. Xaver Bayer n'en était pas à son coup d'essai, publiant depuis 2001 romans, recueils de nouvelles et pièces de théâtre – une douzaine d'ouvrages au total.

Les chapitres de *La Vie avec Marianne* oscillent majoritairement entre l'absurde et un certain fantastique, mais la ligne de démarcation entre les deux genres est parfois brouillée, une partie du texte pouvant se réclamer de l'un comme de l'autre ; en outre, certaines pages sont saupoudrées d'un humour et d'une cocasserie – parfois macabres – qui évoquent les nouvelles d'Italo Calvino. L'absurde selon Bayer procède dans plusieurs chapitres

d'un art consommé du décalage. Le narrateur et Marianne ont des réactions inattendues dans certaines situations, prenant l'extraordinaire pour le banal, quand ils ne plongent pas dans le plus grand sérieux philosophique au beau milieu de la luxure...

Quant au fantastique, il participe de celui qu'ont initié des écrivains comme Kafka ou Gogol – un fantastique dont l'objet est l'homme, l'homme en tant qu'énigme pour lui-même. L'homme confronté à l'énigme du monde qu'il a mis en place. Oubliés, les monstres mythologiques et autres créatures terrifiantes. Les personnages de Bayer vivent dans notre monde, jusqu'à un certain moment : celui où des trappes s'ouvrent sous leurs pieds. Un court-circuit fait dérailler le réel. Une porte s'entrebâille vers un fantastique léger, le tout à la lumière discrète de nos mythes. Et c'est alors, à la faveur de ce basculement, que Bayer, dans sa grande liberté, nous fait revisiter à sa façon certains genres littéraires, comme le conte gothique, ou encore l'anticipation postapocalyptique quand il prend à rebours les peurs engendrées par le dérèglement climatique et plonge dans un froid irréversible. Ici et là affleurent des thèmes légendaires ou bibliques – la descente aux Enfers, par un escalier en bout de cave, ou une curieuse montée au Ciel, quand ce ne sont pas les anges gardiens déguisés en drones. Dans le monde plein d'incertitudes de ce début de XXI^e siècle, Xaver Bayer guette les points où tout risque de dérailler, et il excelle d'ailleurs à savonner la planche sous les pieds de ses personnages, empruntant parfois aux coutumes alpines comme le « Perchtenlauf », qui étonnera plus d'un lecteur francophone et qui se perpétue pourtant bel et

bien dans certaines vallées – sans aller jusqu’au point où nous conduit la plume de l’écrivain.

Un arbre à fictions

Ce livre ne ressemble à rien de connu de par sa construction. La chronologie est déconstruite, comme si nous avions là un puzzle à assembler nous-mêmes. Il y a quelque chose d’oulipien chez Bayer ; non seulement ses personnages se prêtent à des jeux ou se jouent de la réalité, mais l’auteur lui-même joue : partie de ping-pong citationnel ici, chronologie labyrinthe, destins aux ramifications multiples... Ce livre n’est pas une fiction, c’est un arbre à fictions. Non pas un « château des destins croisés », mais celui des « destins multiples ».

Sans doute le traducteur est-il le lecteur le plus intrusif d’un livre, devant retourner chaque mot pour comprendre ce qu’il cache. Rien ne doit lui échapper, aussi sonde-t-il les chapitres comme un égyptologue les blocs d’une pyramide : en quête d’éventuelles chambres secrètes. Ici et là, il n’est d’ailleurs pas impossible d’en déceler quelques-unes chez Xaver Bayer. Comme si, sous le texte imprimé, courait un autre texte, inscrit à l’encre sympathique. Ce texte souterrain propose un réseau d’allusions que le lecteur captera, ou non, selon ses propres références. Dans la partie secrète de ce livre à double fond se glissent par exemple des titres ou formules puisés chez Bach, Nietzsche et d’autres, quand ce ne sont pas les paroles d’une chanson de Leonard Cohen, qu’un chapitre revisite dans un contexte nouveau. Ce métatexte ajoute une dimension verticale au livre – un sous-sol

peu ou prou comparable à celui du chapitre XVIII, où le narrateur va – descend – de surprise en surprise. Et c'est bien la surprise qui prime à la lecture du livre : voilà un roman à nouvelles – roman parce qu'un même narrateur et une même héroïne reviennent de chapitre en chapitre et, grâce à une mosaïque de textes, composent l'histoire sinon d'une vie, de possibilités de vies ; mais on peut voir aussi le livre comme un chapelet de récits dont chacun se lit de manière autonome et forme un tout en soi.

Le lecteur ne manquera pas de noter les phénomènes d'écho d'un chapitre à l'autre, d'une aventure à l'autre : ici des livres qu'on brûle par nécessité, là des livres qu'on jette dans les flammes par pur plaisir. Ou cette mer qui soudain enserme un château comme, dans un autre texte, elle emporte un personnage. Et puis, dans le dernier chapitre, pareil au narrateur, le lecteur est amené à revisiter en quelques pages le livre en accéléré, comme on dit que dans ses derniers instants une personne revoit sa vie entière. Des flashes, des scènes, des détails resurgissent, par le biais d'une habile trouvaille fantastique, jusqu'au point – lumineux – final. Et cet ultime texte, en condensant, en couronnant ces histoires éclatées qu'il relie les unes aux autres de façon magistrale, consacre toute la cohérence du livre et donne aux chapitres un surcroît d'unité et un sens, car son point final n'est autre que la femme, Marianne en l'occurrence, une femme forte qui n'est pas sans écho avec celle dont un certain pays a fait son emblème. Au fond, *La Vie avec Marianne* peut être lu aussi comme un livre sur le genre, tant il installe la femme comme un certain « avenir de l'homme », comme la représentante la plus solide, la plus énergique du genre humain, celle

qui a l'initiative et dicte des projets. Le sexe fort, dans ces chapitres, est bien celui que d'ordinaire on qualifie de sexe « faible ». Et puis, cette Marianne a quelque chose d'insaisissable. Elle élude certaines situations, se dématérialise soudain, pour réapparaître, au bout du compte, dans une lumière qui, sur le coup, éblouit notre narrateur. Partons à sa recherche !

Éric Faye

|

•

Embusqués sur les toits et derrière certaines fenêtres de la zone piétonne au cœur de la vieille ville, là où la densité de magasins de luxe, de banques et de restaurants haut de gamme est la plus forte, des snipers se sont mis dès huit heures du matin à ouvrir le feu sans discernement sur les passants. Qui plus est, des terroristes ont pris des otages et se sont retranchés avec eux dans des magasins, bistrotts et hôtels avoisinants. Les bilans prudents donnés à la radio font état d'une trentaine de morts jusqu'à présent, chiffre certainement sous-estimé car, juste pour le secteur que l'on peut voir de l'appartement des parents de Marianne, où nous nous trouvons depuis hier soir, on dénombre vingt et un tués et, dans un sens comme dans l'autre, la zone piétonne continue bien au-delà de ce que nous pouvons apercevoir.

L'une des habitations à l'entrée de l'avenue commerçante est à moitié effondrée et en flammes parce qu'un terroriste s'est fait exploser au moment où un commando spécial de la police a voulu prendre le contrôle du toit. Personne ne semble savoir au juste où les tireurs sont postés et combien de terroristes sont impliqués. Le centre est bouclé, un couvre-feu est en vigueur. De nos

fenêtres, on voit des flaques de sang là où des passants ont été abattus ; certains gisent toujours sur place et l'on a tenté de porter secours à d'autres, mais même les services d'urgence essuient des tirs, comme en témoigne par exemple une ambulance incendiée. On aperçoit aussi un caméraman mort. Depuis des heures, des hélicoptères tournent au-dessus de la ville. Les terroristes auraient abattu l'un d'entre eux tout à l'heure, mais une certaine confusion règne encore à ce sujet dans les médias. Des centaines de policiers munis de gilets pare-balles et des unités de l'armée appelées en renfort se sont déployés dans les rues environnantes. Plusieurs blindés légers ont pris position entre-temps dans la zone piétonne. Pour le moment, les assaillants retiennent le feu. L'air n'en reste pas moins saturé de fumée et du hurlement des sirènes ; on entend encore et toujours les cris de douleur des blessés.

Le comble, c'est que cette journée est censée être la plus chaude de l'année, comme le prédit le bulletin météo depuis déjà une semaine. Une pluie libératrice est attendue dans la soirée, voire seulement dans la nuit. Pour l'heure, le ciel est entièrement dégagé. Marianne vaque à la cuisine depuis un certain temps et je me suis installé confortablement dans un canapé. Je vais juste à la fenêtre de temps à autre pour la tenir informée de ce qui se passe. Chaque fois que je lui propose mon aide, elle me répond que tout va bien, qu'elle a la situation en main.

Durant un moment, sur la tablette de Marianne, je suis en direct la couverture des événements par une chaîne d'information ; je reconnais même brièvement notre immeuble, avant de me dire que tout ça est absurde et qu'en fait, je peux tout voir de mes propres yeux. Aussi,

je retourne à la fenêtre, scrute le toit et la façade du bâtiment d'en face et, n'apercevant personne, je passe une tête dehors. Au même moment, l'un des agents de sécurité de la joaillerie d'en face fait de même et à peine a-t-il passé la tête depuis quelques secondes par la porte d'entrée que l'on entend une détonation. Il s'effondre ; d'autres coups de feu retentissent. Des fumigènes sont lancés au beau milieu de la zone piétonne, embrumant le secteur ; on cherche manifestement à évacuer cet homme. C'est alors qu'une violente détonation fait voler en éclats plusieurs fenêtres des habitations d'en face, et s'ensuivent des cris, d'autres salves ainsi que les sirènes d'alarme incessantes de je ne sais quels magasins chics, si bien que je ferme la fenêtre.

« Tu es sûre de ne pas avoir besoin d'aide ? » lancé-je alors en direction de la cuisine.

« C'est bientôt prêt, merci ! » répond Marianne.

Du coup, je prends sa tablette, la connecte aux enceintes et sélectionne une de ses playlists. On entend les premières mesures des *Variations Enigma*, op. 36, d'Edward Elgar. J'augmente le volume en raison du vacarme à l'extérieur, puis fais quelques pas dans les pièces du vaste appartement. De hauts plafonds, le tout aménagé avec raffinement, essentiellement avec de vieux meubles chinois, des tapis orientaux et des tissus indiens, des sculptures en bois et en pierre d'Amérique du Sud ou de l'art tribal africain. Aux murs sont accrochées des toiles de peintres contemporains connus, européens et américains, et dans chaque pièce se trouve au moins une étagère de livres dont on pense pouvoir déduire la valeur rien qu'en regardant leur dos.

Marianne s'est manifestement bien préparée pour cette journée. « Voilà le menu du jour », dit-elle tout près de moi, et je sursaute de frayeur car, avec la musique, je ne l'ai pas du tout entendue arriver. Elle me tend une feuille pliée de papier artisanal. Je la déplie et lis la carte du menu qui, avec ses lettres calligraphiées, évoque plutôt un document officiel ancien ou un manuscrit :

Consommé de volaille à l'impériale

Timbale à la Talleyrand

Omelette à la Tegetthoff

Bœuf à la Wellington

Harengs marinés

Côtelette d'agneau Nelson

Filet à la Colbert

Kipferl¹ à la Radetzky

Pudding à la Metternich

Tourte Esterházy

Comme je peux le lire, le tout sera accompagné de vins blancs, rouges et mousseux de choix, avec, pour terminer, digestif et café. Des cigares seront servis.

« Pas mal ! » fais-je remarquer avec un sifflement d'approbation entre les dents.

« Tu peux prendre place », dit Marianne avant de disparaître à nouveau dans la cuisine. Je passe au salon, où la table est déjà mise. Là aussi, je jette un bref coup d'œil par la fenêtre, mais rien n'a changé au-dehors, si ce n'est que maintenant des paramilitaires semblent

1 Biscuit autrichien en forme de petit croissant. Toutes les notes sont du traducteur.

également intervenir. On aperçoit des individus cagoulés qui vont et viennent dans des uniformes loufoques, sans doute des hooligans.

Et voici déjà Marianne avec deux petites coupes de champagne. Je la remercie, nous échangeons des sourires et trinquons à notre santé. Marianne me chuchote à l'oreille la marque et le millésime.

« C'est ce qu'il y a de mieux », lui dis-je, en murmurant moi aussi, avant que nous nous asseyions et passions au repas.

Je suis subjugué. Chaque plat au menu de Marianne semble surpasser le précédent. J'ignore comment elle s'y est prise ; les plats sont servis à la température idéale et mon verre est toujours plein. Il y a juste assez de tout dans l'assiette pour ne se lasser d'aucun mets.

Je félicite Marianne : « J'ignorais totalement que tu étais un tel cordon bleu.

— Je l'ignorais moi aussi », répond-elle.

Entre le dernier plat de résistance et le premier dessert, je lui demande si elle ne m'a pas raconté un jour que son père possédait quelques fusils.

« Pas qu'un peu ! » Elle rit en me conduisant dans la chambre de ses parents, ouvre le tiroir de rangement sous le lit, à l'intérieur duquel sont entreposés une demi-douzaine de fusils de chasse ; j'en prends deux.

« Et les munitions ?

— Par ici, je t'en prie, c'en est plein », me répond Marianne en ouvrant le dressing de sa mère et en me tendant une valise Louis Vuitton.

Tout en la remerciant, je porte fusils et valise au salon.

Tandis que Marianne arrive de la cuisine avec les Kipferln à la Radetzky, j'examine les fusils. Ce sont deux Mannlicher-Schoenauer de calibre 6,5x54, de haute qualité autrichienne dans un état impeccable, et les cartouches de la valise sont même chemisées. Entre-temps, dans la pièce d'à côté, la musique est passée à la deuxième des *Chansons madécasses*, de Maurice Ravel.

Lorsque Marianne revient avec les deux assiettes suivantes, je pose les armes à côté de moi et nous mangeons lentement en écoutant la musique. Au moment du dernier dessert, une balle traverse une fenêtre et transperce une toile de Franz Marc accrochée au-dessus de la table à laquelle nous sommes assis ; le projectile se loge en plein dans la poitrine du cheval représenté sur le tableau. Peu après, une autre vitre se brise et le projectile perfore cette fois un Andy Warhol de la série *Double Elvis*, plus à gauche sur le mur.

« Quelle drôle de coïncidence. » Marianne approuve ma remarque d'un signe de la tête.

Elle se rend de nouveau à la cuisine et en revient avec une petite tasse de café qu'elle pose sur la table, devant moi.

Je la remercie et goûte du bout des lèvres.

« À la cardamome », ajoute-t-elle.

« Après ça, je ne peux vraiment plus rien prendre », dis-je en gémissant, et je m'essuie les lèvres avec la serviette après avoir avalé la dernière gorgée.

« Tu n'as pas besoin », enchaîne Marianne. Au même instant, une énorme détonation se produit à l'extérieur, dans la zone piétonne. Les vitres des fenêtres volent en éclats à l'intérieur, des mitraillettes crépitent et une fumée gris-noir envahit les pièces.

« Je peux t'aider pour la vaisselle ?

— Non, merci à toi, la femme de ménage pourra faire ça demain », me répond-elle.

— Comme tu veux », dis-je en choisissant dans la boîte qu'elle me tend un cigare que je coupe et allume. Après avoir tiré quelques bouffées, je me lève, prends les fusils et insère cinq cartouches dans chaque chargeur. Puis, l'une des deux armes à la main, je regarde prudemment sur le côté, par l'encadrement de la fenêtre.

« Tu veux te joindre à moi ? » Je lui désigne le deuxième fusil.

« Un instant, répond Marianne en filant dans la cuisine, je vais juste me laver les mains vite fait.

— Je me rends compte que je ne t'ai même pas demandé ce que je te dois pour ce repas digne de Lucullus.

— Laisse, on calculera ça plus tard, répond-elle de la cuisine.

— Formidable », dis-je avant d'enlever le cran de sûreté des fusils.

Pour finir, Marianne se tient à gauche de la fenêtre et moi à droite, et nous observons de concert la scène d'horreur qui s'offre à nous pour ainsi dire dans une attitude de soumission. Nous apercevons les cratères fumants, les vitrines brisées, les cadavres qui gisent dans des mares de sang comme dans une sauce, les véhicules blindés en flammes et les policiers désespérés, nous entendons des tirs et des explosions, des cris, des ordres donnés par mégaphone, les sirènes et les hélicoptères, puis un pigeon affolé passe tout près de notre fenêtre.

Je demande alors à Marianne : « Qui commence ?

— Moi », s'écrie-t-elle en montant sur l'appui de la fenêtre et en ouvrant le feu. Elle parvient à tirer les cinq coups avant que les policiers ne ripostent, et après avoir rechargé, elle tire à trois autres reprises avant de s'effondrer, morte, près de moi. Atteinte à la tête, comme je peux le déduire de la cervelle qui a éclaboussé mon costume. Je me dis qu'elle avait de beaux cheveux, inspire profondément et prends sa place, cale la carabine contre ma joue droite, vise puis relâche ma respiration à une lenteur contrôlée.

||

•

Étant d'un naturel bon vivant, j'accepte sans hésiter la proposition de Marianne de l'accompagner au Cirque de l'épouvante. Je réserve sur internet deux fauteuils d'orchestre et, le lendemain soir, nous nous présentons devant la caravane du cirque, près du chapiteau, où les billets nous sont remis par un homme déguisé en vampire, et nous buvons des canettes de bière achetées dans une station-service. Les forains ont installé leur chapiteau dans un pré, à la limite d'une zone industrielle. Pour venir jusque-là, nous nous sommes trompés à plusieurs reprises dans la petite ville d'où Marianne est originaire et nous avons erré entre d'innombrables ronds-points, parkings de supermarchés et entrepôts, mais nous voilà maintenant arrivés à destination.

Nous sommes un soir de la fin de l'été et il fait frais. Marianne grelotte dans sa veste en cuir noir avec un pin's de David Bowie sous le revers gauche, et moi aussi je gèle dans mes chaussures d'été. Les spectateurs se pointent petit à petit, pour la plupart des couples et autres petits groupes de jeunes qui, à en juger par leurs tenues et leurs tatouages, pourraient tout aussi bien constituer le public d'un festival gothique. Diffusée sous le chapiteau